

sance ouverte du côté de la façade, était destinée à s'y reposer et à s'y réfugier en temps de pluie; l'appartement était élevé de deux pieds au-dessus du sol et revêtu d'un tapis de feutre rouge. L'ambassadeur pouvait venir s'y promener sans obstacle quand il en aurait la fantaisie, pourvu qu'il en avertît d'avance l'officier de garde, afin que celui-ci eût le temps de faire nettoyer la promenade, mais c'était dans le fond afin qu'il eût le loisir de poser ou de doubler à terre la garde nécessaire.

Les banios imposèrent aussi pour conditions, présentées sous la forme de prière à l'ambassadeur, de ne jamais amener plus de neuf officiers avec lui; de ne laisser aucun matelot aller à terre, ni personne y passer la nuit.

Ce lieu s'appelait Kibatch; M. de Krusenstern y étant descendu quelques jours après, avec plusieurs officiers et M. Horner, pour prendre hauteur, et pour reconnaître si l'anse était propre au radoub du vaisseau, les Japonais ne les empêchèrent pas de sonder; ils examinèrent l'opération avec beaucoup d'attention.

Le lendemain du départ des vaisseaux hollandais, des bateaux japonais remorquèrent la *Nadiejeda* plus avant dans le port, elle laissa tomber l'ancre à peu près à trois verstes de la ville de Nangasaki. On la dégréa; les mâts, les ver-

gues, les voiles, les agrès, etc., furent transportés à Kibatch; le gouverneur promit de les faire garder par un poste particulier.

Quoique le capitaine désirât vivement de commencer le plutô possible le radoub du bâtiment, il était impossible d'en ôter la cargaison, puisque l'ambassadeur n'avait pu encore obtenir la permission d'aller demeurer à terre, avec les présens. Le gouverneur, afin d'obvier à cet inconvénient, envoya le 15 novembre une jonque chinoise pour les y déposer, et servir de logement à l'ambassadeur jusqu'à l'arrivée de la réponse d'Iedô. Les officiers qui accompagnèrent M. de Resanov à bord de ce navire, en trouvèrent la chambre si petite et si incommode, que le capitaine témoigna sa surprise aux banios de ce que des hommes aussi raisonnables que les Japonais, avaient pu offrir à l'ambassadeur russe un logement qui ne serait pas même bon pour son valet de chambre, et annonça en même temps que l'on ne pourrait commencer le radoub du vaisseau que lorsque les présens en auraient été enlevés. En conséquence, la jonque fut renvoyée à Nangasaki, et tout resta dans le même état.

On dit à l'ambassadeur le 24 novembre, que s'il persistait à demander une maison plus grande que celle de Kibatch, en prétextant la rigueur de la saison, sa mauvaise santé, la nécessité d'exa-

miner les présens , et l'urgence du radoub du bâtiment , les gouverneurs par considération pour lui , se décideraient à leurs périls et risques à lui en accorder une , pourvu qu'il consentit à n'y pas amener de soldats ; l'ambassadeur déclina la proposition , les gouverneurs promettaient en même temps qu'à l'arrivée du courrier d'Iedo , ils donneraient un logement plus spacieux.

« Il était évident , observe M. de Krusenstern , qu'on nous avait leurrés , dès notre arrivée , de paroles vaines. Les interprètes prétendaient qu'il fallait trois mois pour recevoir une réponse d'Iedo , cependant nous apprîmes depuis , et nous le savions par le témoignage de Kaempfer et de Thunberg , qu'elle peut arriver en trente jours , et quelquefois même l'on va de Nangasaki à la capitale en vingt-un jours ; les interprètes ne voulurent jamais en convenir ; ils soutinrent constamment qu'il fallait au moins trois mois pour ce voyage , en supposant même que les chemins fussent bons , et ajoutèrent que dans la saison actuelle il fallait un temps plus long. Ce que le gouverneur accordait pouvait donc le compromettre si sa conduite n'était pas approuvée , et il lui était impossible de fournir à l'ambassadeur une maison dans la ville sans en avoir reçu l'ordre positif de sa cour. L'inquiétude qu'il manifesta lorsqu'il fit tracer à Kibatch l'emplacement destiné à

notre promenade , prouvait assez combien son pouvoir à cet égard était borné. Il faut convenir en effet que notre arrivée à Nangasaki était un événement qui devait produire dans le Japon une sensation si grande , que le gouvernement ne pouvait manquer de se faire instruire de la moindre circonstance qui nous concernait ; par conséquent je ne doute pas qu'à chaque visite d'un interprète à bord , il ne fût expédié sur le champ un courrier pour rendre compte de tous nos discours qui souvent étaient propres à augmenter la défiance d'un peuple fier et soupçonneux , et à blesser son orgueil. Nous fûmes instruits ensuite que le coubo ou empereur séculier n'avait rien voulu décider de son chef , dans cette affaire extraordinaire et importante , sans l'aveu du daïry ou empereur ecclésiastique , et qu'il lui avait envoyé une ambassade pour connaître sa volonté. Quoique celui-ci n'exerce pas la plus petite portion du pouvoir exécutif , les Japonais n'en conservent pas moins le plus profond respect pour son autorité spirituelle. Il est donc vraisemblable que le gouverneur de Nangasaki recevait plutôt ses instructions de Miaco , résidence du daïry , que d'Iedo.

Enfin le 17 décembre l'ambassadeur fut conduit à terre dans le bateau du prince de Fisen , duquel relève le territoire de Nangasaky. Ce bateau , le plus magnifique que les Russes eussent

vu jusqu'alors, avait cent vingt pieds de longueur ; il était divisé en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure ; celle-ci était ornée de rideaux de soie de couleur lilas, sur lesquels étaient brodées les armoiries du prince ; la supérieure brillait d'une belle tenture en damas de diverses couleurs. Les parois et les plafonds des nombreuses chambres resplendissaient de l'éclat du vernis le plus luisant ; les escaliers en bois rouge avaient un poli si parfait, qu'ils ne le cédaient guères au vernis ; des nattes fines et des tapis précieux revêtaient tous les planchers ; des étoffes somptueuses formaient les portes. L'ambassadeur se plaça dans la chambre principale, située en bas, à-peu-près au centre du bateau ; il était assis dans une chaise apportée du vaisseau, et avait devant lui une petite table sur laquelle il avait posé la lettre de l'empereur de Russie.

Dès qu'il eut mis le pied à bord, l'étendard impérial russe y fut arboré conjointement avec celui du prince ; la garde de l'ambassadeur prit sa place sur le pont, à côté du pavillon. Les forts étaient tendus de rideaux neufs, dont on avait augmenté le nombre ; les collines étaient occupées par des soldats richement vêtus ; les interprètes le firent remarquer à l'ambassadeur, en lui disant que c'était en son honneur ; le rivage était couvert d'une foule de spectateurs ; une quantité

prodigieuse de bateaux entourait le bâtiment du prince, et l'accompagna jusqu'au rivage de Megasaki. Jusque-là tout était conforme aux égards dus au représentant d'un monarque puissant ; mais à peine M. de Resanov eut mis avec sa suite le pied dans la maison, qu'on en ferma la porte au verrou, et les clefs en furent portées au gouverneur.

La maison était en bois, et ne consistait qu'en un rez-de-chaussée ; elle était sur une pointe de terre, et si proche du rivage, que, de mer haute, l'eau montait jusque sous les fenêtres de deux côtés ; celles-ci consistaient en une ouverture d'un pied carré, garnie de papier mince non huilé qui ne laissait pénétrer qu'un jour faible dans la chambre. Une cour longue de quarante pas, et large de trente, était entourée d'un côté par la maison de l'ambassadeur, et de deux autres par de vastes magasins ; le quatrième donnait sur la mer. Une haute palissade de bambous formait l'enceinte, même dans cette partie ; deux autres rangées de bambous s'étendaient de la porte jusqu'au point où l'eau arrivait de mer basse, afin que les canots russes ne pussent naviguer qu'entre deux haies ; une grande porte à deux serrures fermait l'entrée sur la mer. La clef de la serrure extérieure était confiée à l'officier de garde, qui avait son poste dans le voisinage du vaisseau ; celle de la serrure intérieure restait entre les

main d'un officier qui se tenait à Megasaki. Quand un canot russe allait à terre, il fallait que l'officier chargé de la clef extérieure l'accompagnât pour ouvrir de son côté, et aussitôt, l'on en faisait autant dans l'intérieur; la même formalité avait lieu pour quiconque allait de Megasaki au vaisseau. Jamais la porte ne restait ouverte plus de cinq minutes. Les mêmes précautions avaient lieu du côté de terre; une porte rigoureusement fermée était à une extrémité de la cour. Une rangée de corps-de-gardes entourait l'enceinte de bambous; sur le chemin qui menait à Nangasaki, se trouvaient d'autres portes et des corps-de-gardes. Les deux premières finirent par rester ouvertes; mais les soldats ne s'en écartaient pas un instant. Chaque fois qu'un canot venait à terre, on comptait les personnes qui débarquaient; il devait ramener le même nombre au vaisseau. Si un officier avait envie de passer la nuit à Megasaki, il fallait qu'un de ceux qui y demeuraient le remplaçât à bord. De même, si un des officiers de la suite de l'ambassadeur voulait coucher à bord, il fallait envoyer à terre un matelot, pour compléter le nombre des hommes qui devaient y rester. Dans le commencement, on était obligé d'obtenir pour chaque fois la permission du gouverneur; cette restriction fut bientôt levée.

Le lendemain deux banios accostèrent la *Nadiejeda* avec un grand nombre de bateaux, pour y charger les présens de l'ambassadeur, qui furent portés à terre; quelques jours après, un autre banio vint annoncer au nom du gouverneur, qu'un courrier avait apporté d'Iedo la permission de conduire le vaisseau dans le port intérieur de Nangasaki, afin qu'il pût y être radoubé. Le jour suivant, malgré un vent très-frais et une pluie très-forte, il fut remorqué jusqu'au port où il jeta l'ancre entre Desima, où est le comptoir hollandais et Megasaki.

On passait fort impatiemment le temps en attendant des nouvelles d'Iedo; tout-à-coup la tranquillité dont on jouissait à Megasaki, fut interrompue par un événement malheureux. Le 16 janvier 1805 un des Japonais ramenés de Russie, ayant essayé de se couper la gorge avec un rasoir, on s'aperçut assez tôt de son dessein pour l'empêcher de l'exécuter entièrement; la blessure n'était pas dangereuse. Le docteur Langsdorf voulut arrêter le sang; la garde japonaise s'y opposa, parce que le gouverneur n'étant pas encore instruit de l'accident, le blessé devait rester baigné dans son sang jusqu'à ce que les banios qu'on avait expédiés à Nangasaki fussent de retour.

Au moment de l'arrivée de la *Nadiejeda*, le gouverneur avait demandé qu'on lui remit les

quatre Japonais ; l'ambassadeur avait refusé, disant qu'il voulait les présenter lui-même à leur empereur. Quelques semaines après, le gouverneur renouvela sa réclamation ; elle n'eut pas plus de succès. Les choses changèrent ensuite de face. Après le malheureux accident que l'on vient de raconter, l'ambassadeur fit prier le gouverneur de le débarrasser des Japonais ; celui-ci fit dire qu'il ne pouvait plus les recevoir, puisqu'on les lui avait refusés deux fois, et qu'il devait attendre la réponse à un rapport qu'il avait adressé à Iedo sur cette affaire.

On ne put savoir avec quelque certitude quelle cause avait porté ce malheureux à vouloir s'ôter la vie ; cependant on supposa que c'était l'idée désespérante de se revoir dans sa patrie sans pouvoir voler auprès des siens. Le bruit s'était répandu que les Japonais ramenés précédemment par les Russes, avaient été enfermés pour le reste de leurs jours, et même privés de toute communication avec leurs parens. Il était donc douteux que ceux qui étaient revenus avec M. de Krusenstern, pussent jamais retourner au sein de leurs familles. On assignait aussi un autre motif au suicide du Japonais. On raconta qu'immédiatement après l'arrivée de la *Nadiejeda* à Nangasaki, il remit aux banios un écrit dans lequel il se plaignait des mauvais traitemens qu'il prétendait avoir, ainsi

que ses compatriotes, essayés en Russie, où il soutenait qu'on avait voulu plusieurs fois le forcer d'embrasser le christianisme. Cette pièce n'offrait d'un bout à l'autre qu'un tissu des plus affreuses calomnies ; car tous ces Japonais avaient été l'objet constant de l'humanité des Russes, et à leur départ on leur avait remis des présens de la part de l'empereur. Insensibles à tant de bontés, ils s'étaient fort mal conduits à bords, et avaient souvent occasionné des plaintes.

Sur ces entrefaites, les interprètes annoncèrent le 23 janvier qu'avant peu de temps le gouverneur espérait pouvoir donner des nouvelles agréables à l'ambassadeur. Ils nous dirent aussi en confiance que la réponse d'Iedo se faisait attendre si long-temps, parce que le coubo, ainsi qu'on l'a rapporté plus haut, avait envoyé un de ses premiers conseillers d'état au Daïry pour conférer avec lui, et qu'ils n'étaient pas d'accord sur la question de savoir si l'ambassade devait être reçue. Il croyait cependant que la décision finale ne pouvait manquer d'arriver au plus tard dans une vingtaine de jours.

Le 30 janvier, jour de la nouvelle année des Japonais, le gouverneur envoya à l'ambassadeur un présent, conformément à l'usage du pays, entre des personnes de qualité égale. Tous les habitans étaient vêtus de leurs habits de cérémonie ; ils se

firent des visites pendant trois jours. L'ambassadeur reçut les félicitations du gouverneur, par un interprète envoyé exprès.

M. de Resanov s'était plaint plusieurs fois de ce qu'on le trompait par de fausses promesses, et de ce que les jours, les semaines et les mois se passaient sans qu'on lui fit une réponse positive, ou qu'au moins on l'instruisît des motifs de ce long délai; il fit représenter au gouverneur que cette conduite était propre à lui faire perdre patience. On lui répondit que l'on regrettaient infiniment de le voir déçu dans ses espérances; mais que le retard qui le contrariait tant venait uniquement de ce que l'oncle, le frère et un autre parent de l'empereur, qui demeuraient à une grande distance d'Iedo, avaient été appelés dans cette capitale pour délibérer sur la réception de l'ambassade, et qu'il devait considérer cette lenteur inattendue comme une marque de l'heureuse issue de l'affaire qui se terminerait suivant ses désirs; parce qu'une réponse négative ne se serait pas fait attendre si long-temps.

Malgré ces belles paroles, on commença bientôt à douter que l'ambassadeur fit le voyage d'Iedo. Les incertitudes à cet égard cessèrent entièrement, lorsque le 19 février les interprètes annoncèrent officiellement que l'empereur avait fait partir pour Nangasaky, un plénipotentiaire et d'autres per-

sonnages de distinction; qu'il avait chargés d'entrer en négociation avec l'ambassadeur. L'envoyé de l'empereur était un homme d'une dignité si éminente, que selon l'expression des interprètes, *il osait regarder les pieds de sa majesté impériale*; honneur dont le gouverneur de Nangasaki ne jouissait pas. Il était évident qu'un personnage si distingué ne venait pas simplement pour conduire l'ambassadeur à Iedo.

D'un autre côté les Japonais mettaient le plus grand empressement à fournir tout ce qui pouvait hâter le départ du vaisseau; ils s'informaient du progrès des travaux, et montraient le plus vif désir de les voir terminer assez promptement pour qu'il pût partir vers le commencement d'avril. Cette insinuation fit très-grand plaisir à M. de Krusenstern, et il disposa tout pour effectuer son départ à l'époque indiquée.

Le 12 mars tous les doutes furent levés, le principal interprète dit que probablement l'ambassadeur n'irait pas à Iedo, et que le délégué de l'empereur qui devait arriver dans une quinzaine de jours à Nangasaki, terminerait entièrement l'affaire, de sorte que la *Nadiejeda* pourrait mettre à la voile en avril ou en mai. Il déclara en même temps que l'empereur avait ordonné de fournir au vaisseau tout ce dont il avait besoin et des vivres pour deux mois.

Le 30 le plénipotentiaire d'Iedo arriva ; on n'en instruisit l'ambassadeur que le 3 avril, en l'invitant pour le lendemain à une audience dans la maison du gouverneur ; en même temps les négociations sur le cérémonial commencèrent. De part et d'autre on y mit beaucoup de chaleur. Enfin on tomba d'accord. Il fut convenu que l'ambassadeur saluerait à la manière européenne le délégué de l'empereur ; il fallut cependant qu'il consentît à se présenter sans épée et sans souliers, et à s'asseoir sur le plancher, les pieds de côté.

Le 4 avril, l'ambassadeur accompagné de plusieurs officiers de sa suite, du docteur Langsdorf et d'un sergent qui portait l'étendard russe, s'embarqua dans un magnifique bateau du prince de Fisen, une multitude d'autres canots ornés du pavillon du prince, formaient le cortège. Arrivé à Okhatta, escalier grand et commode pour débarquer, M. de Resanov fut reçu par plusieurs Japonais de distinction ; il entra dans un norimon ou sorte de chaise à porteur, et l'on se mit en marche. Toutes les maisons, de même que les forts et les corps-de-gardes, étaient revêtus de tentures, de sorte que ni les Russes ni les habitans de Nangasaki ne purent se voir les uns les autres. Dans les carrefours et les autres endroits où les tentures n'auraient pas suffi, des palissades de

bambous et des nattes bouchaient les issues. Les interprètes dirent aux Russes, que ces précautions avaient été prises pour empêcher le bas peuple de jeter ses regards sur un personnage d'une dignité aussi éminente que l'ambassadeur, et pour que celui-ci n'aperçût pas des gens si inférieurs à lui. Ce n'était que par hasard que l'on distinguait çà et là une tête de curieux qui tâchait de découvrir quelque chose entre les tentures.

Le cortège passa par plusieurs rues, toutes larges et propres, et pourvues de chaque côté d'une rigole pour l'écoulement des eaux ; quelques-unes seulement étaient pavées dans le milieu avec de petits cailloux ou de grandes dalles. La plupart des maisons ne consistent qu'en un rez-de-chaussée, et sont en bois ; les fenêtres et les portes sont munies de grillages.

Tous les Russes défirent leurs souliers devant la maison du gouverneur, pour ne pas gâter le beau plancher vernissé et les nattes fines. Au bout d'un long corridor on entra dans un appartement où il n'y avait pas un seul meuble ; les parois étaient ornées de jolis paysages peints sur des tapisseries : la boiserie des portes et des lambris était d'un travail délicat et revêtue d'un vernis brillant. Le jour n'y pénétrait que par le corridor ; au milieu de la salle il y avait des boîtes à tabac, des pipes et des réchauds ; dès que les Russes se furent mis

en train de fumer, on leur servit du thé sans sucre ; ils le trouvèrent de qualité assez médiocre. Après une demi-heure d'attente, l'ambassadeur fut introduit dans la salle d'audience avec deux de ses officiers.

Le délégué de l'empereur du Japon et les deux gouverneurs étaient à genoux à peu près au milieu de la salle. Derrière eux, des gens de leur suite tenaient en l'air leur épée dans une position horizontale ; on avait donc trompé M. de Resanov en exigeant de lui qu'il parût sans épée, sous prétexte que les plénipotentiaires japonais n'en auraient pas. Il fit, ainsi que ses officiers, un salut à l'européenne, et tous trois s'assirent à peu près à six pas des gouverneurs. Les interprètes se mirent à genoux à côté de ceux-ci ; des personnages de distinctions étaient accroupis tout autour de l'appartement.

Après des complimens respectifs, on adressa ces questions à l'ambassadeur : Pourquoi et dans quelle intention êtes-vous venus au Japon ? Pourquoi l'empereur de Russie a-t-il écrit à l'empereur du Japon, puisque l'on avait positivement déclaré à Laxman que c'était sévèrement défendu et absolument contraire aux usages, aux lois et à la dignité de l'empire. Laxman s'est-il acquitté de cette commission et vit-il encore ? Ensuite le gouverneur fit les observations suivantes : Le do-

cument avec lequel vous êtes venu au Japon, permet à un navire de commerce d'entrer à Nangasaki et de conférer relativement à des liaisons de commerce, mais il n'y est pas question d'ambassade. Enfin on demanda pourquoi l'on avait attendu si long-temps à faire usage de cette permission.

L'audience fut finie à une heure après midi, et l'on revint à Megasaki dans le même ordre que le matin. Le soir, les interprètes vinrent demander à l'ambassadeur s'il voulait en avoir une seconde le lendemain ; il y consentit.

Si M. de Resanov n'avait pas été content du résultat de la première audience, la seconde dut encore moins le satisfaire. Le délégué et les gouverneurs lui remirent en cérémonie un grand rouleau de papier, en le priant de se le faire expliquer par les interprètes. Ceux-ci le prirent avec beaucoup de respect, le portèrent à leur front en baissant la tête, le déployèrent avec une sorte de vénération religieuse, et dirent : « Ceci est une grande marque de bienveillance de l'empereur du Japon envers l'ambassadeur russe. Ce papier ne contient que des expressions amicales. Comme il est écrit en japonais, nous sommes chargés d'en faire connaître verbalement les points principaux à monsieur l'ambassadeur, et de lui notifier qu'ensuite nous aurons soin de le faire tra-